

INFILTRATIONS BOURGEOISES DANS LA DOCTRINE SOCIALISTE

***Il Pensiero* - 16 mai 1905.**

Depuis un certain temps, les socialistes réformistes se sont mis à modifier non seulement la tactique mais même les théories du socialisme, pour justifier tous leurs renoncements. Un certain nombre d'idées et de préjugés d'ordre moral, politique et économique, qui sont par essence bourgeois, se sont ainsi infiltrés peu à peu dans la doctrine socialiste.

On comprendra aisément la gravité de ce phénomène si on considère qu'il ne touche pas seulement les fractions les plus modérées du parti socialiste-démocrate mais qu'il commence à se manifester également dans les autres fractions qui se proclament révolutionnaires et intransigeantes.

Les journaux, par exemple, nous informent que même le socialiste italien intransigeant bien connu, Arturo Labriola, a soutenu dans une de ses dernières conférences que *«le problème le plus urgent qu'il importe de résoudre n'est pas celui de la distribution de la richesse mais celui de l'organisation rationnelle de la production»*.

C'est une erreur sur laquelle il est important de s'arrêter parce qu'elle compromet les bases mêmes de la doctrine socialiste en permettant de déduire logiquement des conclusions qui n'ont rien de socialiste.

Les conservateurs de toutes les écoles soutiennent, depuis Malthus, que la misère n'est pas due à la répartition injuste de la richesse mais bien au fait que la production est limitée ou à l'insuffisance de l'industrie humaine.

De par son origine, historiquement et de par son essence même, le socialisme est la négation de cette thèse. Il est l'affirmation que le problème social est avant tout une question de justice sociale, une question de distribution. Mais depuis qu'ils se sont mis à pactiser avec le pouvoir et avec les classes possédantes, c'est-à-dire depuis qu'ils ont cessé d'être socialistes, les socialistes soutiennent eux aussi les thèses des conservateurs, sous une forme quelque peu renouvelée.

Si la thèse adoptée par Labriola était vraie, l'antagonisme entre patrons et ouvriers ne serait plus irréductible puisque la solution en serait l'intérêt commun des salariés et des patrons à augmenter la quantité des produits. En d'autres termes, le socialisme serait faux, du moins comme moyen immédiat pour résoudre la question sociale. Et, de fait, nous avons déjà vu Turati soutenir que les ouvriers doivent prendre soin pendant les grèves de ne pas ruiner le patron ni son entreprise; et avant Turati, Ferri disait lui aussi que les socialistes doivent favoriser l'enrichissement des bourgeois. Par ailleurs, tous les représentants les plus distingués du socialisme démocratique italien nous rabâchent continuellement qu'il serait avantageux pour les prolétaires italiens d'être gouvernés par une bourgeoisie riche, cultivée, *«moderne»*.

Faire en sorte que le prolétariat conscient abandonne le chemin de la lutte des classes et le lancer dans l'impasse du réformisme bourgeois, c'est là le but de la nouvelle propagande des socialistes, et cette propagande est d'autant plus dangereuse qu'elle s'appuie sur un fait réel: les produits ne sont pas actuellement en quantité suffisante pour satisfaire les besoins de tous, même dans des limites restreintes. Après avoir impressionné les gens en leur démontrant ce fait, ils font de ce qui est l'effet la cause, grâce à un artifice trompeur, et ils en tirent les conclusions erronées qui sont utiles au but qu'ils se proposent.

Il faut révéler au grand jour leurs procédés.

Il ne fait aucun doute que la production en général, et particulièrement en ce qui concerne les choses de première nécessité, est imparfaite, insuffisante, ridiculement limitée par rapport à ce qu'elle pourrait et à ce qu'elle devrait être.

Celui qui a faim et qui passe devant des magasins regorgeant de victuailles, celui qui manque de tout et qui voit combien les commerçants ont du mal à vendre des marchandises trop abondantes par rapport à la demande, ceux-là peuvent croire qu'il y a abondance de biens pour tout le monde et que ce qui manque seulement, c'est l'argent pour les acheter. Trompés par les chiffres plus ou moins cabalistiques des statistiques et peut-être pour disposer d'un argument surprenant et percutant pour leur propagande, certains anarchistes ont pu soutenir que la production effective dépasse de beaucoup les besoins rationnels et qu'il suffirait que le peuple s'en rende maître pour que tout le monde puisse vivre dans l'abondance. Les prétendues crises de surproduction (c'est-à-dire le travail qui manque parce que les patrons n'arrivent pas à vendre les produits accumulés) servent souvent à confirmer dans l'esprit de la majorité cette impression superficielle.

Mais tous ceux qui savent un peu raisonner froidement ne tardent pas à se rendre compte que cette prétendue richesse n'est qu'une illusion.

Ce que consomme la grande masse de la population ne suffit pas à couvrir les besoins les plus élémentaires. La plupart des hommes sont mal nourris, mal logés, mal habillés et manquent presque de tout; beaucoup meurent de faim et de froid. Si on produisait vraiment de quoi satisfaire tout le monde, où s'accumulerait l'excédent annuel de la production puisque la plupart ne consomment pas le minimum? Et les capitalistes qui font produire pour vendre et pour en tirer du bénéfice, seraient-ils donc assez fous pour continuer à faire produire ce qu'ils ne pourraient pas vendre?

Il peut arriver qu'on produise plus qu'il n'est nécessaire à un moment donné, à cause de la concurrence que se font les capitalistes et l'ignorance où se trouve chacun d'eux de la quantité que les autres peuvent jeter sur le marché à un moment donné; de l'esprit de spéculation, de la soif du gain, de l'erreur dans les prévisions. Et cela particulièrement dans l'industrie manufacturière dont les capacités de production sont les plus élastiques. Mais alors la crise ne tarde pas à se produire, la suspension du travail vient rétablir l'équilibre et, en définitive, normalement, seul ce qui est consommé est produit. C'est la consommation qui règle la production et non pas l'inverse.

En outre, pour ce qui est des produits alimentaires, qui ont une importance vitale, il suffit de voir les terribles conséquences, dans les pays agricoles, d'une récolte insuffisante, pour être convaincu que la production couvre à peine de quoi vivre d'une année à l'autre, bien que la plupart des hommes soient mal nourris.

Si l'ensemble de la richesse produite chaque année - et dont plus de la moitié est absorbée aujourd'hui par un petit nombre de capitalistes - était réparti entre tous de façon équitable, les conditions des travailleurs n'en seraient pas notablement améliorées. La part qui leur reviendrait ne serait pas augmentée par des choses indispensables mais par une multitude de choses sans importance, pratiquement inutiles et parfois nuisibles. Il n'y aurait pas de changement sensible en ce qui concerne le pain, la viande, le logement, les vêtements et autres objets de première nécessité, même si la part consommée ou gaspillée par les riches était répartie entre tous.

Nous sommes donc d'accord: la production est insuffisante et il faut l'augmenter.

Mais pourquoi ne produit-on pas plus actuellement? Pourquoi y a-t-il tant de terres qui ne sont pas cultivées ou le sont mal? Pourquoi tant de machines et tant de bras inemployés? Pourquoi ne construit-on pas de maisons pour tout le monde, pourquoi ne fabrique-t-on pas de quoi habiller tous les mal-vêtus alors que les matériaux abondent, ainsi que les hommes capables et impatientes de les utiliser?

La raison en est claire et aucun de ceux qui se disent socialistes ne devrait l'ignorer. C'est parce que les moyens de production, la terre, les matières premières, les instruments de travail n'appartiennent pas à ceux qui ont besoin des produits. Ils constituent la propriété privée d'un petit nombre de personnes qui

s'en servent pour faire travailler les autres pour leur compte à elles, dans la mesure et sous la forme qui répondent le mieux aux intérêts propres de cette minorité.

Ce n'est pas parce qu'il est un être humain que l'homme a actuellement droit à une partie des produits: il ne mange et il ne vit que si le capitaliste, le propriétaire des instruments de production, trouve son intérêt en exploitant son travail.

Or le capitaliste n'a pas intérêt à développer la production au-delà d'un certain seuil: il a même intérêt à maintenir constamment une certaine rareté. En d'autres termes, il fait produire tant qu'il peut revendre le produit plus cher qu'il ne revient à la production; et il augmente sa production tant que ses bénéfices augmentent parallèlement. Mais qu'il s'aperçoive que, pour vendre, il lui faut vendre moins cher et que l'abondance entraînerait une diminution absolue de son bénéfice, il arrête la production et il va même - comme il en est mille exemples - jusqu'à détruire une partie des produits disponibles pour augmenter la valeur des produits restants.

Donc, pour augmenter la production de façon à ce qu'elle puisse satisfaire les besoins de tous, il faut qu'elle soit orientée en fonction de ces besoins et non pas en fonction du bénéfice d'un petit nombre seulement. Tous doivent avoir le droit de jouir des produits; tous doivent avoir le droit d'utiliser les moyens de production.

Si tous ceux qui ont faim avaient le droit de prendre le pain dont ils ont besoin, il faudrait bien le produire pour tout le monde et, dès lors, les terres seraient cultivées et la vieille routine remplacée par des méthodes de culture plus productives. Mais si, comme c'est le cas actuellement, les richesses existantes en moyens de production et en produits accumulés appartiennent à une classe particulière, et si cette classe qui ne manque de rien peut faire fusiller ceux qui crient trop haut parce qu'ils ont faim, alors la production restera maintenue dans la limite fixée par les intérêts des capitalistes.

Conclusion: c'est dans la distribution restreinte qu'il faut chercher la cause actuelle du manque de production, et c'est cette cause qu'il faut détruire pour en éliminer l'effet.

Pour qu'il soit produit en quantité suffisante pour tous, il est nécessaire que tous aient droit à une consommation suffisante.

Ainsi se trouve démontrée la thèse socialiste: le problème de la misère est d'abord un problème de distribution.

Errico MALATESTA.
